

Compte rendu de Segura (Maurice), *La Faucille et le Condor. Le discours français sur l'Amérique latine (1950-1985)*

Montréal, Les Presses Universitaires de Montréal, coll. « Socius », 2006.

Kristine Vanden Berghe



Texte | Notes | Citation | Auteur

Debut

Texte intégral



Après avoir été à la une de tous les journaux dans les années soixante et septante, de façon progressive l'Amérique latine a été reléguée en pages intérieures avant de pratiquement disparaître de la scène médiatique européenne. La révolution cubaine, l'engouement pour la figure du *Che*, les guérillas urbaines et paysannes, le « *boom* » du roman latino-américain, l'arrivée au pouvoir de Salvador Allende au Chili et son renversement, en 1973, par le putsch d'Augusto Pinochet, sont autant de personnages et d'exploits qui faisaient rêver l'ancien monde et qui, une fois de plus, contribuaient à forger de l'Amérique latine l'image d'un continent où l'utopie, un jour – cette fois pas trop lointain – se réaliserait. Dans *La Faucille et le Condor. Le discours français sur l'Amérique latine (1950-1985)*, Mauricio Segura s'occupe de cette époque et de la vision européenne du Latino-américain, en analysant une vingtaine d'ouvrages sur l'Amérique latine dont il justifie les critères de sélection au début de son étude. Selon l'auteur, le choix des dates s'est imposé rapidement et sans problème, puisqu'elles paraissent bien délimiter les moments de l'apparition et de la disparition du tiers-mondisme latino-américain en France. Les nombreux commentaires publiés à l'occasion des récentes polémiques sur *Tintin au Congo* ont rappelé en effet que la sensibilité aux présentations ethnocentriques de l'Autre qui, selon Segura, annonce l'émergence du discours qu'il étudie, date approximativement du début des années cinquante. Le deuxième critère de sélection est d'ordre géographique et linguistique. Seuls sont pris en compte les ouvrages publiés en France, en français. Enfin, ceux-ci devaient traiter des révolutions dites de gauche et des gouvernements socialistes en Amérique latine, et ce d'un point de vue radical. En ce qui concerne le choix concret des titres, l'auteur fait preuve de prudence et d'esprit de nuance en avouant que ce choix, même s'il obéit aux critères énoncés plus haut, est plutôt intuitif que scientifique. Son livre laisse en effet l'impression d'une analyse rigoureuse mais dont l'objet d'étude manque quelque peu de cohérence et est relativement peu circonscrit.

Comme on le déduit du titre, la démarche choisie par Segura est celle de l'analyse discursive. Le singulier du mot discours dans le titre montre l'affinité de l'étude avec le concept de discours social de Marc Angenot d'une part, et avec la notion d'hégémonie telle qu'elle a été élaborée par Gramsci d'autre part. Dans la ligne de Marc Angenot, Segura considère le discours tiers-mondiste sur l'Amérique latine comme un des derniers grands récits prétendument capables de sauver l'humanité, une perspective qui se révélera très pertinente. Segura veut démontrer en effet que l'Amérique latine se trouve mise en discours avec de nombreux autres discours circulant en France à l'époque, comme ceux du tiers-mondisme, du féminisme, du christianisme et de l'anti-consumérisme. Un autre présumé est que les deux modes de la connaissance discursive, « l'argumentable » et « le narrable », vont de pair, ce qui permet à l'auteur d'analyser parallèlement des textes de fiction et des essais et, en même temps, de découvrir les idéologèmes les plus présents dans le discours en question.

Segura découvre deux moments de coupure dans son corpus. Le premier se situe au début des années soixante quand, après l'émergence du discours latino-américaniste des années cinquante, suit l'apogée de celui-ci. Cette apogée dure un peu plus d'une décennie, de 1962 à 1974. La deuxième coupure s'installe avec la décomposition du discours, décomposition qui va de la moitié des années septante à la moitié de la décennie suivante. Voyons de plus près quelques-uns des principaux aspects de ces trois périodes.

Le premier chapitre vise à examiner la genèse du discours latino-américaniste en France afin d'en dégager les composantes essentielles. La nouveauté principale du discours français sur l'Amérique latine se rapporte à un glissement du personnage principal du discours. Après la Seconde Guerre mondiale, le regard se porte plus qu'auparavant sur les habitants, victimes des tyrannies politiques et du chaos économique. Auparavant, au contraire, c'étaient surtout la nature, son exubérance, l'immensité des terres et l'homme barbare ou primitif qui fascinaient. Pour démontrer comment s'opère le passage d'une fascination à l'autre, Segura analyse *Tristes Tropiques* paru en 1955. Sa façon de lire le texte de Claude Lévi-Strauss comme un texte de transition est intéressante. Ainsi, l'auteur observe que Lévi-Strauss utilise encore le terme civilisation, avec ses implications d'universalité, un résidu du cadre discursif antérieur, et que, dans ses travaux ultérieurs, il le remplacera par « cultures », aux connotations plus particularistes (p. 55). En outre, des propositions du genre « l'Autre est bon, le Même est mauvais », cohabitent dans *Tristes Tropiques* avec des images empruntées au vieux discours sur le Nouveau Monde comme celle du bon civilisé et du mauvais barbare (p. 56). Ces images se renversent, cependant, quand il s'agit d'autochtones non encore contaminés et dont le mode de vie est admiré, ceux-ci étant, dès lors, qualifiés de bons sauvages. De même, le civilisé qui contamine et dévaste la faune et la flore devient un civilisé barbare et mauvais. Ce genre de raisonnements qui constituent la base de *Tristes Tropiques* prouvent, selon Segura, que ce texte est un espace dialogique exemplaire où se recoupent différents types de discours, qui sont hégémoniques à des époques différentes. Le choix de *Tristes Tropiques*, un texte emblématique et canonisé sur l'Amérique latine, se révèle particulièrement heureux dans la mesure où il permet de démontrer que le discours analysé par Segura naît d'une rupture qui se produit vers les années cinquante. Sa pertinence et l'intérêt de son analyse font presque oublier que ce texte ne correspond pas vraiment au critère de contenu annoncé au début, puisque, si on peut définir *Tristes Tropiques* comme récit de voyage, autobiographie, texte ethnographique ou essai d'interprétation, il est difficile d'argumenter qu'il traite des régimes socialistes en Amérique latine d'un point de vue révolutionnaire.

Une caractéristique partagée selon Mauricio Segura par bon nombre d'auteurs de l'époque – tel le Jacques Lanzmann du roman *Le Rat d'Amérique*, « écrivain-voyageur français qui, dès les années 1950, n'a cessé de voyager pour écrire, et vice versa, du Tibet à l'Amérique latine en passant par l'URSS et le Maghreb » (p. 64) – est qu'ils sont confrontés à l'impossibilité de connaître l'Autre, le Latino-américain. Après avoir assumé la déception que lui cause Buenos Aires, le narrateur du roman en question tente d'aller au-delà de ce premier contact, mais, comme il manque de repères, il se voit forcé d'admettre sa méconnaissance et l'impossibilité de connaître l'Amérique latine. Cette prise de conscience est fondamentale, puisqu'elle autorise le ton du reportage, observé dans tous les textes étudiés et que Segura caractérise comme une « poétique de la vue » (p. 68). Il serait intéressant d'approfondir cette question afin de voir si on peut interpréter tous les textes à partir de ce même critère de la volonté de décrire les réalités « profondes » de ces contrées inconnues. Plus spécifiquement, on pourrait se demander si, dans certains romans, il ne s'agirait pas plutôt d'un mode de narration qui désarticule volontairement une forme d'essai d'interprétation basé sur une métaphysique de la totalité et sur une littérature de la cohérence. Le voyageur ne serait alors plus le sujet indiqué pour lire l'Autre à partir de signes à la fois connus et secrets mais celui qui suggère que le regard actif – qui, selon un certain type de récits de voyage, suffit pour découvrir et comprendre un monde latent et profond sous la couche superficielle – n'existe pas ou n'existe plus.

Mais quel que soit le mode de perception, à cette époque de la mise en place du discours, l'Amérique latine est perçue comme un espace caractérisé par l'instabilité et la corruption généralisée, dues au manque de maturité du sous-continent (p. 80 *et passim*). Ce jugement, d'ailleurs, n'est pas exclusif des Français. Beaucoup de Latino-américains l'ont partagé, ainsi que des Espagnols qui, comme le philosophe Ortega y Gasset, ont décrit le sous-continent dans les mêmes termes. Segura analyse comment quelques-uns des ingrédients les plus représentatifs de l'image de l'Amérique latine en France à l'époque sont réunis par Claude Julien, qui fait le portrait de Castro, portrait romanesque et globalement positif dans la mesure où il remplace le révolutionnaire français du XIX^e siècle, mais dont surprend en même temps le côté extrêmement désordonné. Il sera plus ou moins perpétué par Debray et Fanon. Par ailleurs, la Révolution cubaine marque le début de l'apogée du tiers-mondisme.

À l'instar du premier chapitre, le deuxième commence par une contextualisation, dont le but est d'éclairer l'engouement français pour le tiers-monde, et qui rappelle les événements les plus marquants des années soixante : la guerre du Vietnam et celle d'Algérie, la crise des missiles, la mort du Che, la crise de mai 68. C'est le contexte politique dans lequel paraissent des textes comme *Les damnés de la terre* (1961) de Frantz Fanon, selon l'interprétation de Segura, « le dernier classique de la décolonisation » et le « premier du tiers-mondisme » (p. 95). Emblématique d'une représentation messianique du tiers-monde et représentative des arguments tiers-mondistes qui domineront pendant les années à venir, sa logique sera reprise par d'autres écrivains francophones. Dans cette logique, l'auteur attire l'attention sur l'abondance des jeux intertextuels avec la Bible, intertextualité par rapport à laquelle l'analyse permet de révéler des différences à première vue infimes mais tout de même significatives. L'analyse des *Damnés de la terre* est stimulante, toutefois l'on peut s'interroger sur la légitimité de l'inclusion de ce livre dans le corpus : d'une part son auteur est martiniquais – ce qui implique que le point de vue est celui d'un auteur né dans le tiers-monde – et d'autre part les exemples sont surtout tirés de l'Algérie et du continent africain.

Segura lui-même signale d'ailleurs que *Les damnés de la terre* est un texte un peu à part, dans la mesure où l'ouvrage met en scène les personnages des opprimés. En effet, dans les romans publiés à l'apogée du tiers-mondisme, et de façon étonnante, tant les oppresseurs que les opprimés sont absents tandis qu'au cœur de la trame milite un personnage intellectuel qui décortique ses propres angoisses. Dans ce sens, il est intéressant de lire comment, par exemple dans *Révolution dans la révolution* ? (1974), Régis Debray, comme d'autres écrivains à l'époque, légitime son texte en disant qu'il offre le point de vue des Latino-Américains dont il se présente comme le « porte-parole » (p. 113). La perte d'autorité de la parole européenne entraîne ce type de mise en garde qui, ici, permet également d'expliquer l'apparition d'un narrateur pluriel. On s'étonne que ce discours ait pu paraître prudent il y a trente ans à peine. Aujourd'hui, il susciterait beaucoup de réactions négatives – pensons à toute la polémique autour de la « représentation » de Rigoberta Menchú ou du Sous-commandant Marcos – dues au manque de problématisation de la fonction d'un intellectuel qui dit parler pour le peuple et, d'autre part, d'un Européen qui prétend s'ériger en porte-parole de l'Amérique latine.

La deuxième partie du chapitre cherche à explorer les liens qui se tissent entre le discours tiers-mondiste révolutionnaire et ce qu'on a appelé le « nouveau désordre amoureux » de la société française (Finkelkraut et Bruckner, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Seuil, 1977). Les auteurs tiers-mondistes ainsiqui que les principaux personnages révolutionnaires des romans mettent en place des critiques et formulent des interrogations à l'égard des rapports entre hommes et femmes, ainsi que sur l'amour conjugal en France. Pour illustrer ce thème, Segura se base surtout sur *L'Indésirable* (1975) et *La neige brûle* (1977), deux romans de Régis Debray. Dans ces deux histoires d'amour, une femme latino-américaine est aimée par un révolutionnaire européen « émancipé » qui respecte l'égalité des sexes, mais tombe amoureuse d'un homme qui est l'incarnation quasi parfaite du macho latino-américain. Dans les deux cas, la femme, malgré qu'elle soit dure et révolutionnaire, cherche un chef, qui – pour ainsi dire – trouve normal qu'elle fasse son café et lave son linge sale. La leçon est que le féminisme ne fonctionne pas et qu'il vaut mieux retourner aux vieux modèles et à la répartition des tâches traditionnelles entre hommes et femmes. Mais les deux romans en question ne sont pas uniquement révélateurs du lien entre le discours latino-américaniste et celui sur le désordre amoureux. Dans la mesure où ils racontent des triangles amoureux, ils ont également une dimension autobiographique indéniable. Celle-ci serait clairement apparue si la délimitation chronologique du corpus avait permis de prendre en compte le roman autobiographique de Debray, *Les Masques* (1987). Dans la perspective de l'étude, ce dernier roman est encore intéressant à bien d'autres égards, par exemple, parce que Debray y suggère que la vie privée détermine souvent les prises de position publiques des intellectuels et que, dans son cas, le côté cœur permet peut-être d'expliquer son côté cour : « Est-ce pour avoir été si longtemps, en amour, oppresseur-opprimé, que j'avais voulu "libérer les peuples" ?¹ ».

S'il est difficile de résumer *La Faucille et le Condor*, ceci est dû au fait que Segura se garde presque toujours – et heureusement – de généraliser. Après avoir analysé d'autres textes, il conclut par exemple que les attitudes prises par les personnages guérilleros face aux nouveaux modèles de la femme sont contradictoires : « tous les textes analysés, du plus radical au plus réactionnaire, sont porteurs à des degrés divers d'affirmations féministes et machistes, révolutionnaires et libérales » (p. 154). Il ne se laisse pas séduire par la possibilité de confectionner des catégories opératoires qui ne correspondent pas à la réalité du terrain. D'autre part, et concernant le thème de la femme, l'auteur aurait pu considérer d'autres critères que celui du genre. Certaines des différences relevées pourraient s'expliquer en partie, me semble-t-il, par le critère de l'identité ethnique des personnages féminins. Dans ce sens, il n'est pas surprenant qu'une femme apparaisse comme un « autre insondable » dans *La Rencontre de Santa Cruz* (1976) de Max-Pol Fouchet (p. 147). Il s'agit, en l'occurrence, d'une femme amérindienne.

La Rencontre de Santa Cruz et les deux romans de Debray sont considérés par Segura comme une espèce de « famille » de textes qui marque l'apogée du discours analysé. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, étant donné les auteurs et les thèmes de leurs textes, Segura conteste qu'il s'agisse de romans à thèse. Se basant sur les critères proposés par Susan Rubin Suleiman pour définir le genre (p. 155), il conclut qu'il s'agit de romans à thèse avortés : au lieu d'exiger du lecteur qu'il se positionne en élève, ils lui demandent de se comporter comme un voyeur (*id.*). Par ailleurs, le récit ne veut pas démontrer le bien-fondé de la révolution : les héros, gagnés d'avance à la cause, sont malheureux et, à leurs yeux, se battre pour la révolution n'a rien de joyeux. Contrairement par exemple à ce qui se passe dans *L'Espoir* de Malraux, les narrateurs ne se montrent pas très convaincus de la possibilité de diffuser la révolution. Ce manque de conviction, Segura l'interprète comme un trait essentiel du tiers-mondisme latino-américain qui, même à son apogée, souffre de la faiblesse de ses arguments.

Le troisième chapitre de l'ouvrage traite la décomposition du discours tiers-mondiste, une évolution que l'auteur situe à partir de la décennie qui va de 1975 à 1985 et qu'il explique, entre autres facteurs, par l'autocritique des tiers-mondistes eux-mêmes et par le scepticisme postmoderne généralisé face aux grands récits qui proposent une herméneutique historique totale et qui font abstraction des différences entre les pays et les ethnies. À ce moment, le terme « tiers-monde » perd sa légitimité et est progressivement remplacé par celui de « sud », qui se veut politiquement plus neutre. À cette époque sont publiés sur l'Amérique latine, entre autres, des essais de Pascal Bruckner et de Jean-François Revel. De nouveaux axes organisent les représentations de ce sud : respect d'un cadre juridique mondial, respect de la démocratie et retour à l'humanisme (p. 222). En général, le regard porté sur la révolution et sur les idéaux de la gauche révolutionnaire, entre autres la cubaine, devient moins confiant et plus critique. Ce déplacement en entraîne un autre dans le champ intellectuel : d'offensif, le discours tiers-mondiste est

• 1 *Les Masques*, Gallimard, col. Folio, nouvelle édition au p. 128.

devenu défensif, puisant des arguments dans l'arsenal de son adversaire (p. 203). C'est une des nombreuses coïncidences entre les discours français et latino-américain.

Vu que l'étude se concentre avant tout sur les emprunts que le discours latino-américaniste fait au discours social français, les coïncidences avec le discours latino-américain ne sont relevées que très sporadiquement. Il est clair que celles-ci, cependant, sont nombreuses. Les caractéristiques du personnage de l'Américain des États-Unis, le plus souvent dépeint comme un être despotique, vulgaire et cynique (p. 84), du moins dans les textes dits « de gauche » ; le fait que ceux-ci peuvent disqualifier ouvertement et sans mises en garde les prises de position libérales même jusqu'en 1975 (p. 89) ; la position dominante du discours tiers-mondiste dans le champ intellectuel restreint (p. 131) ; la conviction que l'Occident est responsable du sous-développement du tiers-monde (p.161) ; l'énorme influence de l'essai historico-littéraire *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine* de l'Uruguayen Eduardo Galeano (p. 164), sont autant d'éléments qu'on retrouve dans le discours latino-américain à la même époque. De même, en Amérique latine comme en France, « pour avoir droit de cité, le narrateur qui se dit libéral doit ruser en vue d'acquiescer la même légitimité discursive que ses adversaires » (p. 89). Ce genre de stratégies discursives s'impose également et à la même époque aux intellectuels libéraux latino-américains, ce qui montre que les relations de force dans les deux champs intellectuels sont relativement semblables et que, dans les deux régions, la « droite » est plus contestée et doit faire preuve d'une certaine prudence quand elle parle du « camp » ennemi. Une analyse des articles publiés par Raymond Aron sur l'Amérique latine et des contributions apparues dans la revue *Preuves*, par exemple, permettrait sans doute de le démontrer, mais aussi peut-être de mieux voir dans quelle mesure certains éléments discursifs étaient communs aux deux « camps » et, éventuellement, de nuancer les oppositions gauche/droite par rapport au discours analysé.

À la fin du deuxième chapitre (p. 164), au moment de regrouper certaines réflexions sur les emprunts au discours latino-américain, Segura se pose notamment la question de savoir si les romans français analysés empruntent quelque chose au roman du « boom ». Comme il l'avait signalé auparavant, le roman tiers-mondiste suppose une critique de l'abandon de l'intrigue à caractère épique et essaie de réhabiliter un certain plaisir de lire (p. 160). Dans ce sens, « l'agenda » de ces auteurs coïncide avec celui des auteurs du « boom » qui, dans les années soixante, critiquent durement le nouveau roman français pour les mêmes raisons. Cependant, force est de constater que les tiers-mondistes français s'inspirent très peu des auteurs du « boom » (p. 164). Il n'est, en effet, pas aisé de comparer les deux projets du roman tiers-mondiste français et du nouveau roman latino-américain : l'esthétique réaliste du premier est très loin de l'expérimentation avant-gardiste des « nouveaux romanciers latino-américains », une différence qui a des répercussions sur la position de chacun d'eux dans leurs champs littéraires respectifs. Les textes sur l'Amérique latine se situent plutôt dans le champ de grande production, celui de production restreinte dans la France des années soixante étant principalement occupé par le nouveau roman. Dans ce sens, le roman tiers-mondiste dans le champ littéraire français de l'époque ne peut pas rivaliser avec les avant-gardes de son époque, telles qu'elles sont représentées, par exemple, par *Tel Quel* et *Change*, même si, du point de vue idéologique, leurs positions se recoupent. Le contraire est vrai pour les auteurs latino-américains du « boom », dans la mesure où ceux-ci occupent une place centrale dans le champ littéraire et s'adressent en général à un lectorat restreint. Si le deuxième terme de la comparaison avait inclus des auteurs latino-américains plus traditionnels et moins avant-gardistes mais en même temps engagés et qui occupaient alors une place moins centrale dans le champ littéraire, la comparaison aurait été probablement plus fructueuse.

Un des présupposés les plus intéressants de l'ouvrage de Segura est que l'altérité latino-américaine joue une fonction dans la construction d'une nouvelle identité française : si l'écrivain français se tourne vers l'Amérique latine, ce n'est pas uniquement pour y faire la révolution. C'est aussi pour trouver des remèdes aux fléaux qui sévissent en France : vide spirituel, immigration, américanisation, « désordre amoureux »... (pp. 35-36). Il s'agit ici d'une grille de lecture qu'il maintient de façon rigoureuse tout au long de son analyse et qui se révèle très fructueuse. C'est surtout dans ce sens qu'il serait intéressant qu'il donne suite à son analyse en étudiant le discours français sur l'Amérique latine à partir de 1985. Je devine qu'une nouvelle rupture pourrait se détecter vers 1994, l'année qui a vu le retour de l'intellectuel français engagé par rapport à l'Amérique latine, et même de quelqu'un comme Régis Debray, personnage clé dans les années soixante et septante. Segura affirme que l'utopie tiers-mondiste se termine vers la moitié des années septante : « La disparition de ce complexe politique coïncide avec la mise à mort de la figure du militant et avec l'avènement d'un intellectuel qui se contente désormais, par médias audiovisuels interposés, d'être sceptique, sans avoir (c'est du moins ce qu'il affirme) de parti pris idéologique » (p. 42). On pourrait ajouter qu'il renaît trente ans plus tard, en pleine post-modernité, quand l'Armée Zapatiste de Libération Nationale sort de la Forêt Lacandone dans le Sud-est du Mexique et quand Régis Debray, avec des activistes de différentes signatures comme José Bové et Danielle Mitterrand, des sociologues comme Alain Touraine et Yvon Le Bot, et un chanteur comme Manu Chao vont se profiler comme de nouveaux Français engagés, et de nouveaux porte-parole qui, cette fois-ci, vont établir des associations entre un discours latino-américaniste renouvelé et un altermondialisme en pleine apogée.

Notes

1 *Les Masques*, Paris, Gallimard, col. Folio, 1992, nouvelle édition augmentée, p. 128.

Pour citer cet article

Référence électronique

Kristine Vanden Berghe, « Compte rendu de Segura (Maurice), *La Faucille et le Condor. Le discours français sur l'Amérique latine (1950-1985)* », *CONTEXTES* [En ligne], Notes de lecture, mis en ligne le 11 novembre 2007, Consulté le 11 juillet 2009.
URL : <http://contextes.revues.org/index503.html>

Auteur

Kristine Vanden Berghe

Université de